

SÉMINAIRE 2014-2015

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (XIV)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI



décembre 2014

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Quatorzième séance de *la Troisième* en ce jour de la Journée mondiale de l'Orgasme, ce qui est quand même une performance... hein ?! C'est aujourd'hui, oui. Et comme chacun sait — en tout cas ceux qui participent à ce séminaire — doivent savoir que :

L'orgasme est une angoisse réussie.



Donc, nous sommes tenus à une certaine excellence aujourd'hui.^^

Comme c'est le dernier dimanche aussi — le dimanche c'est jour de messe! — avant les fêtes de Noël, je voulais insister aujourd'hui sur la chance que nous avons de ce cadeau-là de *la Troisième*; ce qui empêche quand même une certaine dérive par certains « professeurs » qui voient maintenant *deux* inconscients dont « un inconscient réel », enfin tout ça...

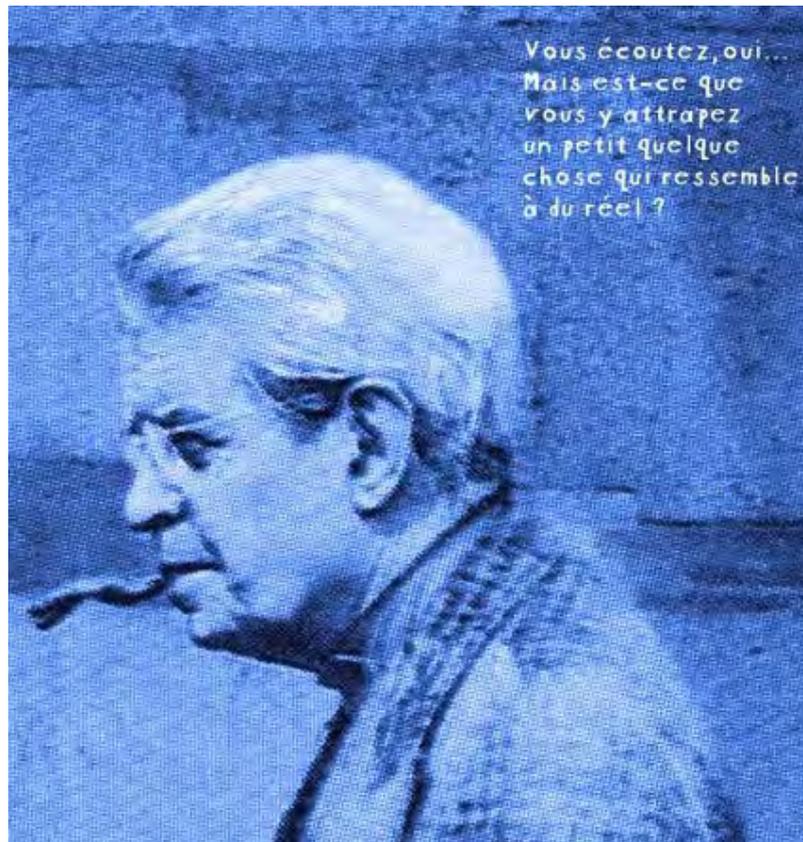
Il y a un business d'un certain côté ! Parce que Lacan est devenu une sorte de marque commerciale ; et puis il y a le pouvoir de certains professeurs qui s'arrogent le droit de donner des leçons.

Heureusement qu'on a cette connaissance de la Troisième qui permet de retrouver les logiques et d'invalidier une certaine prétention à voir « deux inconscients ».

Deux inconscients, pourquoi pas trois ?! Hein ? Parce que deux, c'est jouer les petits bras ! Au moins qu'il y ait un inconscient imaginaire, un inconscient réel et un inconscient symbolique, pourquoi pas ?!

Mais ça, c'est redondant. Redondant, c'est exactement comme fonctionne la plupart des discours psychanalytiques, c'est-à-dire que ça tourne en rond, sans arrêt. Justement, c'est pour ça que Lacan qui avait un peu anticipé ça à mon sens, disait :

Est-ce que vous avez saisi un petit bout de réel là-dedans ?



C'est pour empêcher que ça tourne en rond toute le temps, parce que sinon, ça ronronne et ça tourne en rond ; même si forcément, il y a des ronds, vous allez le voir, ce sont **les cercles borroméens**.

Donc voilà, on va attaquer *la Troisième* par :

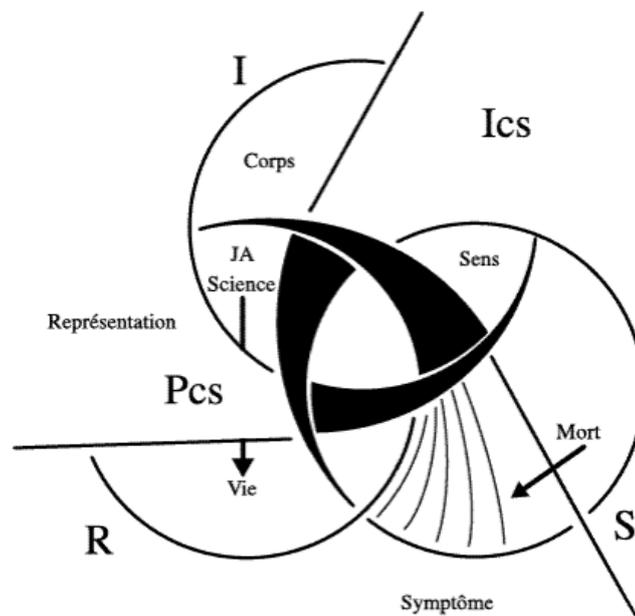
une mise à plat des cercles borroméens

LACAN : De même le rapport est le même de ce qui est le cercle de droite où se gîte le réel, par rapport au sens.

C'est bien, c'est là que j'insiste, que j'ai insisté notamment lors de la conférence de presse, c'est que à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance.

C'est en tant au contraire que quelque chose dans le symbolique, se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance – et notamment la jouissance phallique – peut également se resserrer, car ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place dans ces différents champs du symptôme.

La voici telle qu'elle se présente dans la mise à plat du nœud borroméen :



Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, ce pour autant que s'y étale, que s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel.

C'est en tant que, dans l'interprétation, c'est uniquement sur le signifiant que porte l'intervention analytique que quelque chose peut reculer du champ du symptôme.

C'est ici dans le symbolique, le symbolique en tant que c'est la langue, c'est la langue qui le supporte, que le savoir inscrit de la langue – qui constitue à proprement parler l'inconscient – s'élabore, qu'il gagne sur le symptôme, ceci n'empêchant pas que le cercle marqué là du S ne corresponde à quelque chose qui, de ce savoir, ne sera jamais réduit, c'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété.

En quoi est-ce que j'ai écrit au niveau du cercle du réel le mot « vie » ?

C'est qu'incontestablement, de la vie, après ce terme vague qui consiste à énoncer le *jouir de la vie*, la vie nous ne savons rien d'autre et tout ce à quoi nous induit la science, c'est de voir qu'il n'y a rien de plus réel, ce qui veut dire rien de plus impossible, que d'imaginer comment a pu faire son départ cette construction chimique qui, d'éléments répartis dans quoi que ce soit et de quelque façon que nous voulions le qualifier par les lois de la science, se serait mis tout d'un coup à construire une molécule d'ADN, c'est-à-dire quelque chose dont je vous fais remarquer que très curieusement, c'est bien là qu'on voit déjà la première image d'un nœud, et que s'il y a quelque chose qui devrait nous frapper, c'est qu'on ait mis si tard à s'apercevoir que quelque chose dans le réel – et pas rien, la vie même – se structure d'un nœud.

Comment ne pas s'étonner qu'après ça, nous ne trouvions justement nulle part, nulle part ni dans l'anatomie ni dans les plantes grimpantes qui sembleraient expressément faites pour ça, aucune image de nœud naturel ?

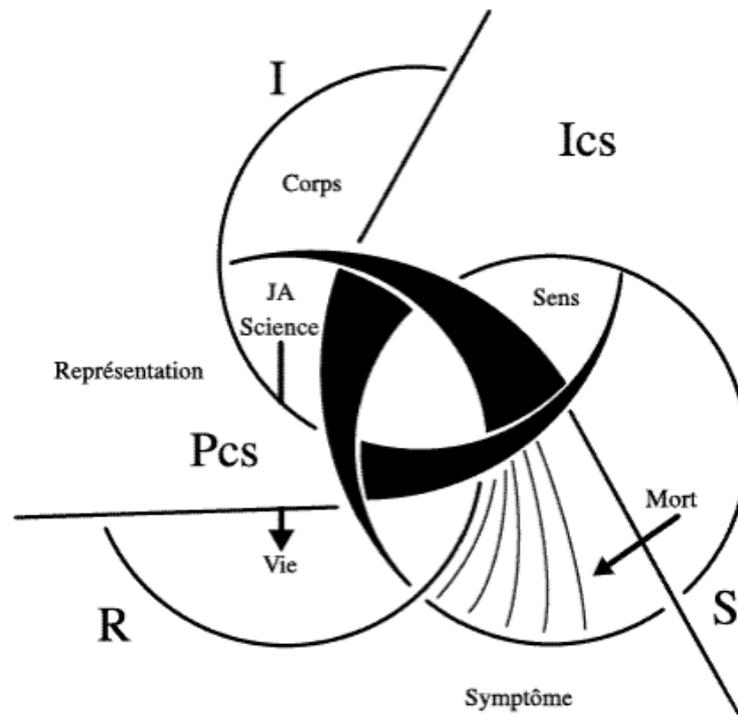
Je vais vous suggérer quelque chose : est-ce que ce serait pas là le signe d'un autre type de refoulement, d'*Urverdrängt* ? Enfin, quand même ne nous mettons pas trop à rêver, nous avons avec nos traces assez à faire.

Que la représentation, jusque et y compris le préconscient de Freud, soit justement ce qui fait que J (A) que j'ai écrit et qui veut dire la jouissance de l'Autre en tant que parasexuée, jouissance pour l'homme de la supposée femme, et inversement pour la femme que nous n'avons pas à supposer puisque La femme n'existe pas, mais pour une femme par contre jouissance de l'homme qui, lui, est tout, hélas, il est même toute jouissance phallique ; cette jouissance de l'Autre, parasexuée, qui n'existe pas, ne pourrait, ne saurait même exister que par l'intermédiaire de la parole, de la parole d'amour notamment qui est bien la chose, je dois dire, la plus paradoxale et la plus étonnante et dont il est évidemment tout à fait sensible et compréhensible que Dieu nous conseille de n'aimer que son prochain et non pas du tout de se limiter à sa prochaine, car si on allait à sa prochaine on irait tout simplement à l'échec, c'est le principe même de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'archiraté chrétienne.

Cette jouissance de l'Autre, cette jouissance de l'Autre, c'est là que se produit, c'est là que se produit ce qui montre qu'autant la jouissance phallique est hors corps, autant la jouissance de l'Autre est hors langage, hors symbolique, car c'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a – comment dire – de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel.

Je peux juste présenter peut-être une manière de lire, parce que ce n'est pas forcément évident pour tout le monde :

La mise à plat du nœud borroméen

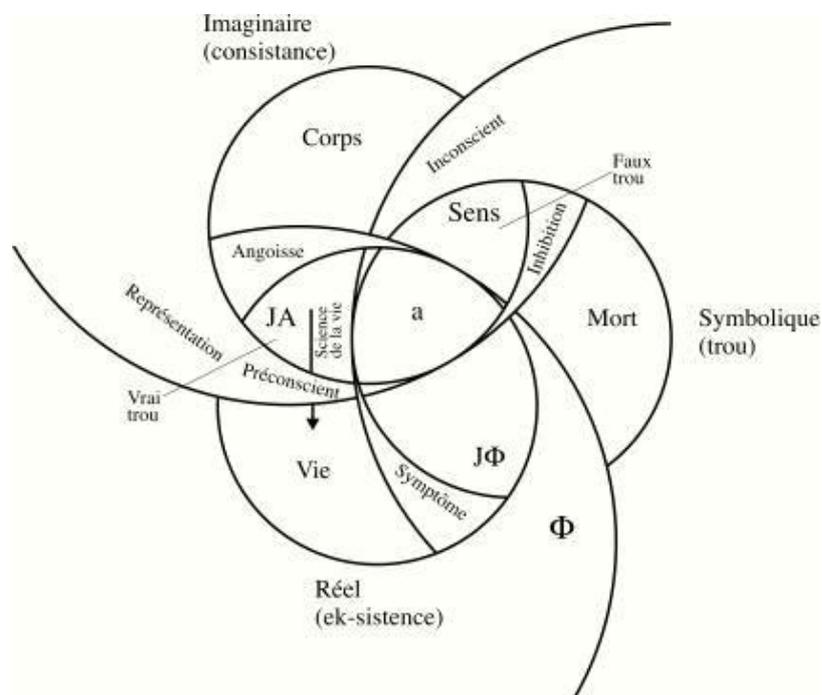


Pour bien comprendre, ici, là, on a le cercle du réel qui va d'ici à ici. Donc c'est comme si on voyait le nœud sur un plan zénithal et on a :

- ⇨ Le cercle du **Réel** (R)
- ⇨ Le cercle du **Symbolique** qui va de cette barre à cette barre-là (S)
- ⇨ Et le cercle de l'**Imaginaire** qui va là (I)

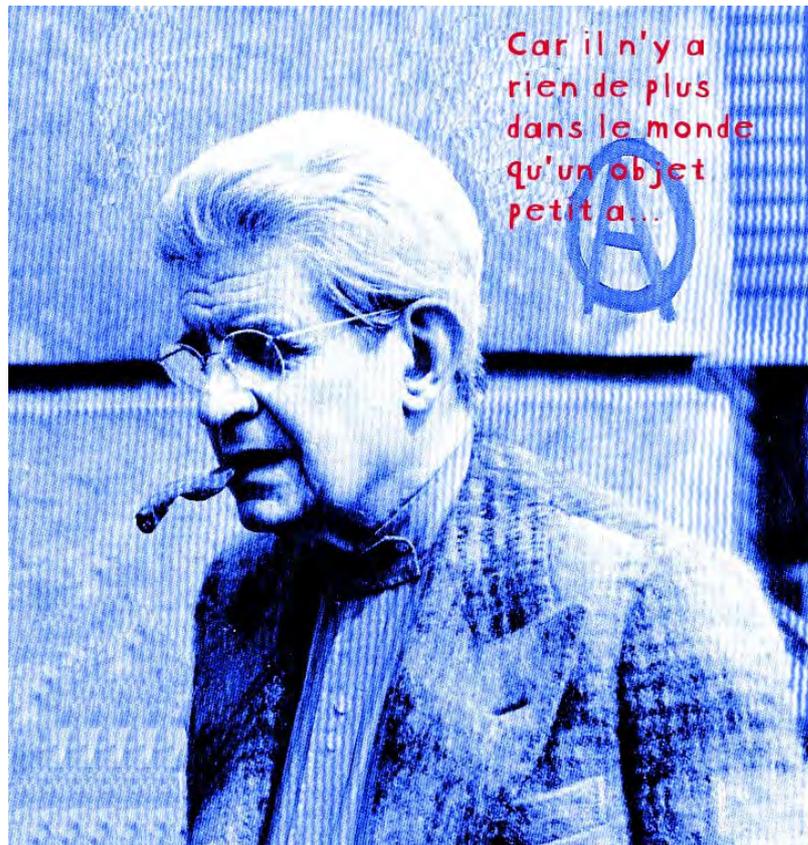
Et on voit ici, dans les intersections des trois boucles du nœud borroméen, ce que ça vient boucler c'est le **petit a**. Le petit a, vous vous souvenez, la manière dont on le présente là :

Le petit a , c'est ce qui vient boucher le trou du réel.



Mais c'est en même temps **le scénario fantasmatique**, le petit a en l'occurrence, donc **le plus-de-jouir**, et c'est seulement à partir de ce petit a là, ici, central — puisque vous avez vu que ça ressemble à une espèce de **diaphragme photographique** — c'est quelque chose ici qui s'ouvre sur un vide et ce vide-là est immédiatement comblé par l'objet petit a .

C'est seulement parce qu'il y a l'objet petit a , c'est-à-dire que c'est parce qu'il y a toujours pour nous un scénario, un fantasma fondamental, qu'on peut considérer que le monde a du sens, que pour nous il y a du sens, qu'on est un inscrit dans un registre du sens.



Donc vous avez **Réel, Symbolique, Imaginaire** :

- ⇨ dans l'Imaginaire : Représentation, Préconscient, Corps ;
- ⇨ dans le Symbolique : le Sens [?], la Mort [et l'Inconscient] ;
- ⇨ dans le Réel : Symptôme, Vie.

Dans les intersections :

- ⇨ Entre Symbolique et Réel : vous avez la Jouissance Phallique
- ⇨ entre Imaginaire et Symbolique : vous avez le Sens ;
- ⇨ entre Imaginaire et Réel : vous avez la Jouissance de l'Autre, la Science, et la Vie, on l'a vue elle fait partie du Réel.

Ce n'est peut-être pas superflus de replacer ces éléments-là parce que sinon, on a du mal, donc vous imaginez que c'est **le nœud**, mais qui a été *aplatis* comme ça, regardé zénithalement avec ce qui le constitue. Ce qui nous permet de l'analyser comme :

une écriture

C'est un Réel, donc on n'y accède pas, on ne le voit pas, mais présenté de cette manière-là, ça fait comme un idéogramme, une écriture.

Lacan apparemment avait l'ambition de créer une **nouvelle écriture** grâce à cette mise à plat du **nœud borroméen** :

Par la parole on crée sans arrêt de l'imaginaire, du Symbolique et du Réel et en fait, quand on se méprend sur des interprétations, des fausses compréhensions du monde, etc., c'est qu'on oublie que :

il y a toujours ces trois aspects dans une parole :

Imaginaire, Symbolique et Réel.

Ça nous permet de réintégrer ces aspects-là et de les articuler en fonction de ce qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire au départ, la notion de **symptôme** puisqu'on va voir que la notion de symptôme évolue par la suite.

Voilà.

**On n'arrive pas au Réel directement,
on a toujours l'objet petit a qui vient s'interposer.**

Parce qu'il a deux faces, une face réelle et une face symbolique, c'est pour ça qu'il vient faire office de ce qui nous protège du trou.

Alors il y a quelqu'un qui est venu ici — ici c'est mon bureau — quelqu'un est venu, a vu ça et m'a dit « Ah oui ! C'est vachement intéressant ! Mais il est où le sujet ? » Hahaha !

Il ne peut pas y être, parce que :

Le sujet c'est ce qui est exclu de l'image.



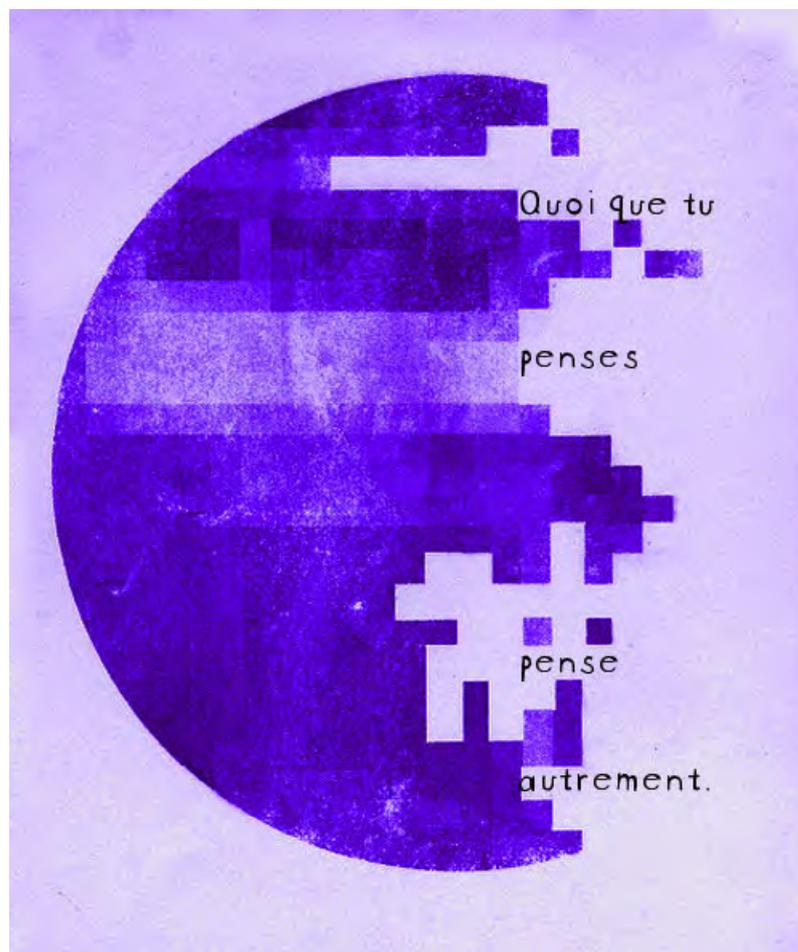
Il ne peut pas être dans la représentation.

Le sujet lui-même est charié, véhiculé par la chaîne signifiante. La seule manière justement de réduire le symptôme, c'est de ne pas donner du sens à son symptôme.

Dès que vous entrez dans un univers de sens, qu'on vous interprète quelque chose en vous disant ça, c'est ça, ça, c'est ça, avec un jeu de correspondances, avec des représentations et des réalités, vous nourrissez le symptôme du sens et donc ce n'est plus possible d'en sortir.

La seule manière d'en sortir, c'est de réduire la possibilité même de nourrir le sens.

Il s'agit d'affamer la prétention du Réel
à mordre sur le Symbolique



Tous les pseudo-psychanalystes — quand même majoritaires là-dedans — qui font des interprétations des lapsus d'hommes politiques, ça, c'est absolument contraire à l'enseignement lacanien et à la psychanalyse tout court.

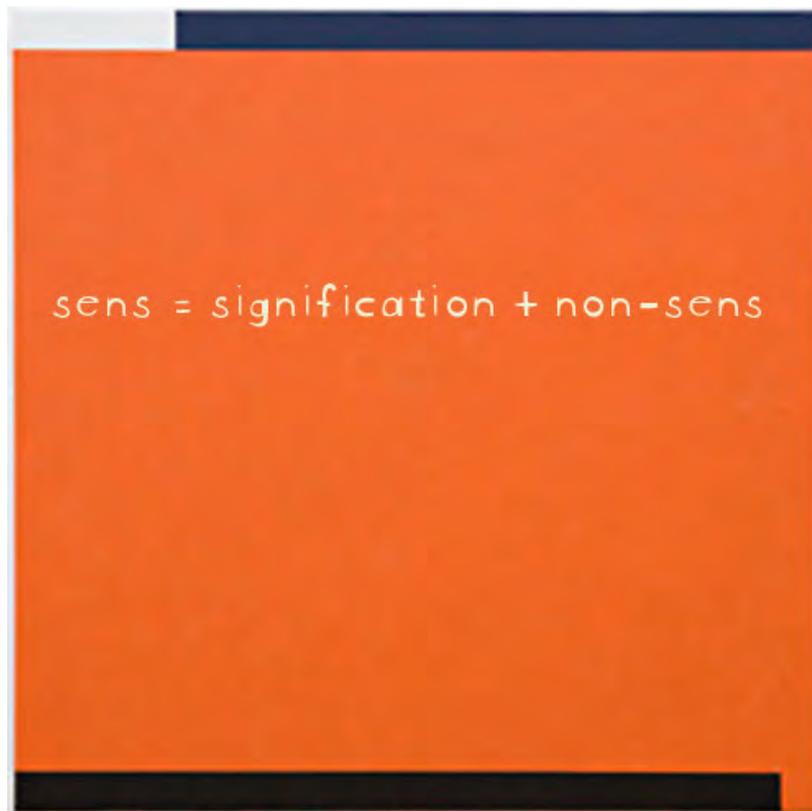
L'interprétation porte sur l'équivoque signifiante.



C'est-à-dire qu'il s'agit faire dérailler la chaîne signifiante pour créer un carrefour. Pour arrêter de nourrir le symptôme de sens, sinon l'enchaînement spontané va être de développer le symptôme, plus on le nourrit, plus il grossit.

Même le rapport entre le signifié, c'est-à-dire **la signification**, la manière dont le sens chute dans quelque chose qui se rigidifie ; l'élever au niveau du **sens** c'est déjà le faire flotter un peu et c'est le mettre dans sa possibilité de connexion avec le **non-sens**, parce que :

Le sens, c'est la signification + le non-sens



Il faut qu'il y ait du non-sens justement pour qu'il y ait du sens.

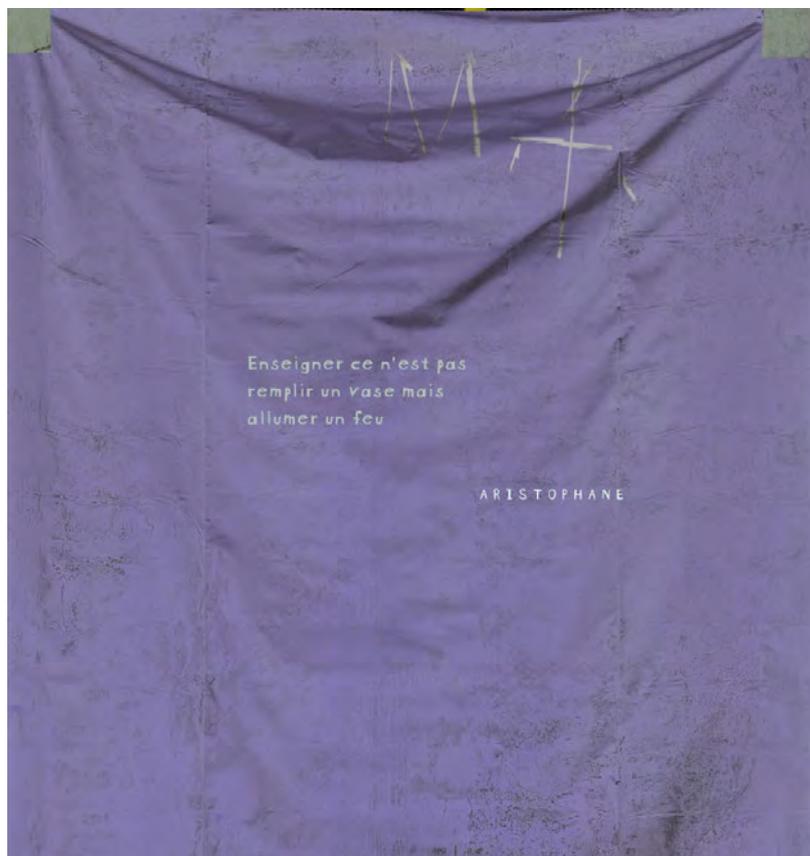
Là aussi, peut-être qu'on peut dire pour replacer les choses qu'il y a une **jouissance du corps** et quand arrive la **jouissance phallique**, elle vient marquer un excès, quelque chose qui déborde. Dans le simple fait de jouir d'un corps ou de jouir de la vie, il y a quelque chose d'autre qui se passe.

Cette jouissance phallique est liée au fait que le langage est venu parasiter, coloniser l'ensemble du corps, avec quelques îlots qui survivent...

Bon ça on verra plus tard, on l'a déjà vu, mais il faut y revenir sans arrêt — tout ce qui a été dit doit être redit encore et encore.

**Une erreur grossière
consiste à substantiver l'inconscient.**

Comme Lacan le montre tout le temps dans son enseignement, l'erreur à ne pas faire, c'est de substantiver.



C'est évidemment l'erreur dans laquelle on plonge tout le temps, mais là, c'est bien clair :

« C'est ici dans le symbolique, le symbolique en tant que c'est la langue qui le supporte, que le savoir inscrit de la langue qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore »

Donc on voit bien que :

C'est dans la langue que l'inconscient réside.

Il y en a qui se demande où est l'inconscient ? Ils pensent qu'il est dans la tête, :-D, dans le corps, etc., non, il est dans la langue !

Mais nous sommes nous-mêmes colonisés par la langue...

Donc l'inconscient n'est pas substantialisable a priori puisqu'il n'apparaît qu'au moment où le sujet parle.

Sinon, il n'est absolument pas localisable. C'est pour ça qu'on ne peut pas faire en vérité des interprétations d'œuvres d'artistes, etc., « ça n'a pas de bon sens ! » comme disent les Québécois ! :-D

Ça n'a aucun intérêt !

L'inconscient, ça ne marche que dans l'interprétation
d'une parole avec un corps parlant.



Ce qui caractérise le langage au départ dans le travail de Saussure, c'est **le signifiant** et **le signifié**. Mais ce sont des mondes à part, c'est-à-dire qu'il y a une barre entre. Or, le fait de passer la barre n'est pas neutre.

Appartenir au registre de la langue c'est tellement évident que je ne me rends pas compte que je suis dans la langue, et au bout d'un moment je vais croire que ce que je dis correspond à une réalité. Alors que ça fonctionne en boucle, dans le système du signifiant.

C'est-à-dire que si Lacan met le Réel ici avec le corps, en fait c'est que :

Le système symbolique fonctionne de manière autonome.



Un signifiant appelle un signifiant qui appelle un autre signifiant, etc., etc., et c'est une chaîne qui se déroule sans fin.

Il n'y a pas *a priori* de rapport avec le Réel. Le Réel n'est pas là-dedans, justement. C'est ça que ça veut dire « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Donc il y a des zones intermédiaires, ça c'est toute l'évolution de son travail. On peut dire que :

Le travail de la cure analytique,
c'est de réduire à la contingence même
la chaîne signifiante.

C'est-à-dire que si l'analysant vient raconter des choses et qu'on rentre dans le jeu de représentations, on n'est pas dans le signifiant, on est dans l'imaginaire partagé d'un système de représentations.

Or, tout le travail consiste à réduire à la contingence du système signifiant, le sujet est pris dans la chaîne signifiante.

Mais il y a le **corps** bien sûr qui est rattaché, et comment est-il rattaché à ça ? Quand on fait une interprétation extravagante de dire ça c'est ça, ou ça, c'est ça, qu'on n'est pas dans l'**équivoque signifiante**, on est dans le **signe**, c'est le signe de quelque chose d'autre.

Or, Lacan va revenir sur la notion de signe pour réintroduire la notion de lettre c'est-à-dire le Réel qui apparaît sous la forme de lettre.

Il n'y a pas d'autre idée sensible du Réel
que le trait d'écrit

C'est-à-dire que c'est à partir du moment où il écrit la lettre a, qu'il fait apparaître un certain réel.

Sinon, il n'y a pas de réel, donc là il y a une matérialité, mais c'est :

une matérialité littérale



C'est là, ce jeu de mots entre *le littéral* et *le littoral*, c'est-à-dire que :

La seule matérialité à laquelle on ait vraiment accès, c'est une motérialité. On n'a pas accès directement à l'objet.

Vous n'avez pas accès à votre corps ni à aucun autre corps.

C'est **une projection**, il y a toute une série de films de Buñuel — je crois de la période surréaliste — où il raconte des petits scénarios où faire une chose simple, les gens n'y arrivent pas parce que :

On s'imagine les choses.



En vérité, on est pris dans une chaîne signifiante et on n'accède pas véritablement à la chose.

Donc l'impossibilité d'accès à la chose devient l'objet même de notre recherche, c'est là où la cure analytique peut effectivement en resserrant la contingence réduire le symptôme en réduisant cette prétention d'accès au Réel qui ne l'est pas.

La réduction ne peut pas aller jusqu'à l'infini parce qu'il y a une part de jouissance qui est inscrite dans le corps lui-même. Cette partie-là de jouissance est ininterprétable parce que c'est le seul support qui reste au sujet. Si cela était dissout, il n'y aurait plus de sujet non plus. Il faut qu'il y ait un minimum de support pour qu'il y ait un sujet, donc ça, c'est la notion de symptôme chez Lacan qui passe du symptôme au sinthome.

Hitchcock raconte un film qu'il a voulu faire et qu'il n'a pas fait. Il montrerait une chaîne de montage où des voitures sont en train de se construire. On a déjà vu des films comme ça où vous voyez des robots qui assemblent une voiture — où la chaîne signifiante assemble tous les éléments entre eux — la voiture se construit parfaitement, tout est ajusté, etc. ; et ils ouvrent la porte d'une voiture et il y a un cadavre qui tombe.

Ça, c'est justement le Réel en plus, c'est-à-dire que c'est ce qui échappe à la chaîne signifiante, mais qui fait qu'il y a une chaîne signifiante.

On est pris tout le temps dans cet enchevêtrement Imaginaire, Symbolique, Réel, c'est pour ça que Lacan a cherché à créer ce type d'écriture pour nous faire entrer dans le côté très simple que ça représente, mais nous sommes trop compliqués pour arriver à saisir cette complexité-là.

Il y a un côté justement inquiétant dans cette **jouissance** pour nous en tout cas, nous qui sommes soumis à la **castration symbolique**, c'est-à-dire colonisés par le langage. C'est :

Un excès de vie

Quelque chose qui apparaît comme incontrôlable. Jusqu'à un certain point, c'est la vie, mais après, c'est un excès de vie.

Le cinéaste qui reste le plus prolifique là-dessus, c'est David Lynch, bien sûr, puisque là, vous avez cette idée du **Réel** dans les premières images de *Blue Velvet* où on voit un Américain, comme ça. Alors ce sont des images idylliques, ça commence par une chanson, il y a des écoliers qui traversent le passage

piéton, etc., et puis il y a un homme en train d'arroser son jardin.



Et puis d'un seul coup, il est pris d'une crise cardiaque et il s'effondre dans le jardin.

Et là, la réalité laisse place au réel.

Parce que la caméra de David Lynch va filmer cette scène qui est une scène de la **réalité** — donc du **fantasme** — et elle va rentrer dans les brins d'herbe. Et à l'intérieur même de la terre, il y a une espèce de grouillement de tous les insectes, une espèce de survie, un truc comme ça où la vie prend un autre aspect qui est terrifiant, c'est :

Le hors-sens de la jouissance pure



Jouissance pure qui ne se soumet jamais au signifiant et au sens, c'est quelque chose qui grouille et qui semble dépasser l'entendement.

C'est le passage de la **réalité** au **Réel** qui est sensible et qui nous permet d'articuler correctement ces deux notions puisque quelque part, la réalité, elle est juste parce que nous on a un petit *a* qui fait qu'on cadre et on va donner du sens à tout ce qui est autour de nous, jusqu'à ce que de temps en temps, si un petit trou se fait ici vous accédez au Réel.

C'est quelque chose d'extrêmement
inquiétant et dérangeant,
c'est là qu'on voit qu'il y a du Réel.



Il faut évoquer deux aspects apparemment contradictoires
pour essayer de bien cerner **cet aspect apparemment
contradictoire lui aussi de la jouissance**, c'est :

- ⇨ **l'effet surface**
- ⇨ **et l'effet profondeur**

C'est-à-dire que le corps :

- ⇨ Si je le considère comme une peinture ou une photographie
d'une femme sexy, j'ai une idée du corps d'une certaine
manière ;

⇒ Si je rentre dans l'anatomie, à la manière dont fonctionne en ce moment son pancréas, des trucs comme ça, ça prend un côté inquiétant, là on entre dans le réel, l'excès de la jouissance.

⇒ On a une différence entre **la profondeur** et **la surface** et on se demande où se situe le sujet à ce moment-là? Et donc on a un deuxième repli sur le sujet parce que quand on regarde quelqu'un dans les yeux justement, et qu'il y a quelque chose qui transparaît de cet ordre-là, on est encore dans la surface du corps, on est **au bord** de la jouissance — d'une certaine jouissance en tout cas — de cette capacité de désir que nous avons et dans ce repli-là, il est possible de percevoir quelque chose.

Donc on a trois niveaux là où on peut justement avec le corps rétablir :

Les di (t) mensions de la jouissance

C'est en ça que la psychanalyse justement est irréductible à la philosophie qui n'aborde pas le corps.

La psychanalyse est la seule discipline qui aborde le corps et qui l'aborde par le bon bout.

C'est-à-dire pas *un bout imaginaire qui vise un Réel*.

C'est le seul bout par lequel y accéder.

Sinon, on n'y accède pas, ce n'est pas l'organisme, le corps !



Pour JA :

La jouissance de l'Autre

Il y a un passage — on peut le dire quand même parce qu'il y a mes étudiants qui regardent le séminaire aussi —, je leur ai donné à lire *The Counselor*, le dernier film de Ridley Schott co-réalisé avec Cormac McCarthy qui est un de mes auteurs préférés, pour ne pas dire mon auteur préféré. Et donc, c'est Xavier Bardem qui raconte à Brad Pitt — Xavier Bardem sa nana c'est Cameron Diaz — et il lui dit « She fuck my car! », elle a baisé avec ma voiture !



Alors Brad Pitt dit « dans ta voiture » — non ! ce n'est pas Brad Pitt c'est Michael Fassbender — et donc il lui raconte cette scène absolument extravagante d'une femme en train de baiser avec une voiture et il demande « ça t'a excité ? » et l'autre lui répond « to much gynecological for me! », beaucoup trop gynécologique pour moi.

Là, la jouissance n'est absolument pas partageable. C'est vraiment la jouissance de l'autre qui n'appartient pas du tout à ce registre-là. Donc on voit que c'est un excès.

La jouissance est marquée par le signe de l'excès



Même si l'excès est moindre, c'est toujours du côté de l'excès.

C'est un excès puisque c'est toujours lié au fait que nous soyons parasités par le langage et donc c'est toujours un excès, soit le corps, soit le langage, mais il y a toujours quelque chose qui ne correspond pas, il y a un creux entre les deux. On n'arrive pas à le connecter.

⇨ Soit pour le langage, le corps apparaît à l'excès ;

⇨ Soit être dans le corps, on n'arrive pas à s'en dépêtrer puisqu'il va filtrer toutes les représentations que l'on va se faire, et c'est à partir du langage qu'on va pouvoir se faire une représentation du monde, parce qu'on rentre dans cette scène-là de l'objet *a*. C'est comme le diaphragme à partir de quoi on peut voir le monde et donner un sens à ce que l'on voit.
